



Le traité des cinq roues [1]

BRENNUS 4.0

Le major Xavier Bénagès du CDEC

Publié le 29/11/2019

Histoire & stratégie

De quoi s'agit-il ? Le Traité des cinq roues est un ouvrage de stratégie et de tactique rédigé à la fin de sa vie par Miyamoto Musashi (1645). Il est le fruit d'une introspection sur son passé et sur son expérience. Le traité rassemble des principes que le célèbre samouraï met en œuvre dans la pratique de l'art martial où il excelle (ken-jutsu), en expliquant que ce qui est inscrit dans son manuel s'applique aussi bien à un homme qu'à mille combattants.

L'intérêt du sujet s'inscrit dans la connaissance de l'autre. La pensée cartésienne se concentre sur le but à atteindre. « Je veux aller là-bas, par où dois-je passer » ? Il s'ensuit une analyse de l'ensemble des possibilités destinées à réaliser le but fixé. Le raisonnement prime. La pensée asiatique est plus pragmatique. Elle repose sur l'utilisation des possibles. « Par où sais-je aller, où cela me mène-t-il » ? Comme selon les asiatiques, dans chaque vérité il y a une part d'erreur « qui prendra le dessus plus tard », il n'y a donc pas de vérité absolue.

Ainsi, les stratèges d'Asie insistent sur l'idée que la victoire est l'objectif de la guerre, tandis que les stratèges occidentaux insistent sur la mise en œuvre de ces moyens pour atteindre le but recherché. En réalité, ces deux modes de pensée se complètent et convergent vers des principes comparables.

Lorsque le militaire occidental en quête de connaissances sur l'art de la guerre, cherche à « décentrer sa pensée » et qu'il regarde du côté de l'Orient, il a face à lui deux options : l'une chinoise, l'autre japonaise. Pour la Chine, Sun Tzu (544-496 avant J.-C.) apparaît comme une évidence, tandis que pour le Japon, c'est Miyamoto Musashi (1584-1645) et son « traité des cinq roues » (Gorin no sho) auquel il pense.

Miyamoto Musashi, de son vrai nom Takezō Shinmen [2] est né en 1584 au Japon. À cette époque, les guerres intestines qui ravagent l'archipel touchent à leur fin. Sa naissance coïncide avec une période de bouleversements et de profondes mutations. En effet,

jusqu'alors et depuis des siècles, le Japon est en proie à des luttes intestines qui mettent aux prises les seigneurs locaux, nuisant à l'autorité de l'empereur. En réalité, le pays est divisé, la guerre civile incessante et les samouraïs s'insurgent en permanence contre leurs seigneurs afin de renverser l'ordre hiérarchique. En 1573, un nouveau shōgun, Oda Nobunaga s'impose et entame une unification du pays qu'achève son successeur Toyotomi Hideyoshi. En 1585, ce dernier est nommé Grand chancelier de la cour impériale et, l'année suivante, ministre des affaires suprêmes (dajodaijin). L'ère qui s'ouvre alors marque aussi le blocage de l'ordre social. C'est également une période de paix et de stabilité qui débute.

Le jeune Musashi est un garçon précoce et ambitieux. Il grandit en rêvant de devenir samouraï et de participer à des batailles qui lui fournissent l'occasion d'acquérir de la gloire. Son intention est de se faire engager, en qualité de samouraï, par un grand seigneur. Il est le fils d'une fine lame du nom de Mu-nisai, alors rōnin, c'est à dire samouraï sans maître. Notre homme grandit donc dans le milieu des arts martiaux. Mais les relations de l'enfant et de son père sont tendues. Selon les témoignages de ses disciples, auteurs de sa biographie, le jeune rebelle a pour habitude de railler son père. Un jour, ce dernier ne se contenant plus, lui lance un couteau que l'enfant évite avec prestance. C'en est fini des relations paternelles et le jeune homme, chassé de son village, trouve refuge auprès d'un oncle maternel, moine, qui vit reclus dans un temple situé dans un village voisin. Alors qu'il n'a que treize ans, notre jeune homme défie un samouraï du nom d'Arima Kihei, parvient à le renverser et lui fend le crâne avec une bûche[3]. À dix-huit ans, il participe comme simple soldat à la bataille de Sekigahara (20-21 octobre 1600). Au cours de cette dernière, il fait partie des perdants et il est contraint de fuir pour sauver sa tête. Il finit par se retrouver rōnin, comme son père, et son rêve de devenir samouraï s'évanouit peu à peu. Il comprend alors qu'il est né trop tard.

Dans la période de paix qui s'ouvre, il lui apparaît rapidement que la seule possibilité de se faire un nom est de défier en duel de grands maîtres réputés. Il choisit donc la voie individuelle pour faire étalage de sa technique. Il se met alors à parcourir le pays, vivant comme les samouraïs itinérants de son époque, c'est-à-dire d'une manière rustique et sans domicile fixe, dans les montagnes. Il s'exerce au lancer de couteau pour la chasse, se lave dans les eaux tumultueuses des torrents... Il entreprend une vie austère qui l'endurcit. Cette vie d'ascète va de pair avec la pratique du sabre qui suppose la force spirituelle liée à toute recherche de perfectionnement. Son entraînement assidu comprend une dimension physique, une dimension spirituelle et une dimension technique. De surcroît, il s'exerce à la résistance nerveuse afin d'endurer la solitude imposée par son mode de vie. A vingt et un ans, le voilà, solide gaillard. Il a déjà arpenté son pays en tous sens et il s'est distingué dans plusieurs duels.

Invaincu jusque-là, il se sent prêt à franchir un cap qui lui permettrait d'acquérir « une renommée ». Il se rend à Kyoto, la capitale impériale, où il provoque en duel un certain Yoshioka Seijūrō, chef d'un clan de sabreurs illustres et meilleur bretteur de la région. Musashi prépare minutieusement son combat. Il rassemble tous les renseignements possibles sur son adversaire (technique, manies, caractère...). Le jour du duel, son adversaire, entouré de ses disciples, attend. Musashi ne se montre pas. Son adversaire s'impatiente et perd ses nerfs. Lorsque Musashi apparaît, le célèbre « ferrailleur », furieux, est dans un tel état de contrariété que sa technique ne lui permet pas de remporter le combat et il est tué. Quelques jours plus tard, le jeune frère du défunt essaie à son tour de venger son aîné.

Notre homme utilise la même technique et fait patienter, de longues heures durant, son adversaire... Les mêmes causes produisent les mêmes effets. C'est alors tout le clan Yoshioka qui réclame vengeance ! On parle de près de quatre-vingt personnes, armées

de sabres, d'arcs et même de fusils. L'endroit de l'affrontement est fixé. Mais le jour de la rencontre, Musashi arrive dès l'aube sur les lieux de l'affrontement, examine son terrain, se cache et attend l'arrivée de la « petite armée » qui, habituée à son adversaire fantasque, se rend sur les lieux en dilettante. Musashi bondit de sa cachette, se rue sur le chef de clan (un enfant de 15 ans), lui tranche la tête et s'enfuit par un défilé qu'il a repéré à l'avance. On le suit, mais au cours de son errance, notre homme a mis au point sa technique propre : il est armé d'un grand sabre (katana), qu'il manie de la main gauche, et d'un petit sabre (wakisaki). C'est alors révolutionnaire. Il les manie en même temps et indépendamment. Selon ses biographes, sa technique lui permet de résister à la nuée d'adversaires qui l'assaille. Il sort indemne de l'affrontement... On lui attribue au total une soixantaine de duels, tous victorieux, qu'il effectue avant l'âge de trente ans.

Musashi n'est pas qu'un sabreur hors-pair. Entre deux combats, sa soif de connaissances le fait s'adonner au théâtre nô, à la danse, au chant, à la peinture, à l'urbanisme... Il découvre dans les arts les mêmes principes qu'il a observés dans l'art du sabre, notamment « l'existence du rythme et de ses effets ». Le trentenaire, mesurant les limites de sa condition physique, oriente dès lors sa réflexion vers l'éveil de la vie intérieure.

A la fin de sa vie, il se réfugie chez un grand seigneur de la province de Kumamoto au Kyūshū, un certain Hosokawa Tadatoshī, ardent défenseur de ses thèses. Il écrit alors : « parvenu à l'âge de cinquante ans, j'ai eu la Révélation sur l'art du sabre. Dès lors, je n'avais plus besoin de rechercher la voie ». Il se livre donc à la calligraphie. Mais son seigneur meurt prématurément. Notre homme quitte alors la demeure où il a trouvé refuge et élit pour domicile une grotte à flanc de colline, où il entreprend de rédiger son traité, sorte de testament.

Ses travaux sont écrits sur cinq rouleaux de parchemin séparés, qui font référence aux cinq éléments de la tradition japonaise et qui sont autant de blocs élémentaires de construction de l'univers. Tout ce qui existe est régi par l'équilibre de ces cinq éléments [4]: la terre, l'eau, le feu, le vent, le vide :

- **la terre**, où il se livre à une comparaison entre le chef militaire et le maître charpentier. Il définit les savoir-faire qui doivent être acquis ; le choix des bois utilisés (types de troupe), des outils (armement), de ses collaborateurs (encadrement, troupes alliées), qui doivent lui permettre la réalisation de son œuvre. Comme le responsable des opérations, le maître charpentier doit choisir les bois en fonction de leur qualité et de leur emploi dans une maison. Ses outils doivent être affûtés et entretenus et il doit connaître les défauts et les qualités de ses subordonnés pour leur attribuer une tâche à leur mesure ;
- **l'eau**, où sont exposées les techniques et les méthodes destinées à se forger soi-même physiquement ou intellectuellement. Il explique comment conserver la vigilance de l'esprit, comment porter son regard, comment tenir un sabre et s'en servir, les positions du guerrier... selon lui, l'esprit doit être comme l'eau qui s'adapte à tous les récipients. Dans ce paragraphe, il évoque l'attitude à observer devant un adversaire que l'on cherche à heurter, à faire perdre pied, à agacer... Il conclut cette partie en indiquant : « mille jours d'entraînement pour forger, dix mille jours d'entraînement pour polir », ce qui donne toute sa valeur au drill ;
- **le feu**, où est évoquée la tactique à adopter. Le feu constitue la matière de la bataille qui, comme ce dernier, peut-être grand ou petit et peut également déployer une immense énergie. Musashi définit donc les différentes phases du

combat de la préparation à l'exploitation. Il aborde également les problèmes de déplacement et de franchissement ;

- **le vent**[5], où sont répertoriées les critiques envers les écoles martiales et courants autres que le sien ;
- **le vide** (vacuité bouddhique), c'est à dire « la voie » (Do ou Michi) qui doit guider le guerrier, étant entendu que chez les bouddhistes, toute chose dépend des autres pour exister.

Contrairement à ce que l'on peut imaginer, le traité n'est pas un ouvrage philosophique ou religieux. Musashi y expose son art du sabre qui a pour objectif d'enseigner « l'art de gagner le combat par le sabre ». Il couche sur le papier la quintessence de toutes les techniques et les stratégies qu'il a lui-même expérimentées au cours de ses combats et qu'il a appris à l'école du combat réel, en mettant inlassablement sa vie en jeu. Au fur et à mesure de la lecture, on découvre une perspicacité hors du commun. De son propre vécu, se dégage une véritable conception du monde. À la fois fluide comme l'eau, puissant comme le feu, son art du sabre atteint hors de toute contrainte morale et physique, l'ingéniosité du « vide absolu ». Samouraï sans attache, il n'a jamais été au service d'un seigneur ; c'est un homme libre dans sa pensée, comme dans ses actions.

L'objectif exclusif de la stratégie de Musashi est : « de gagner le combat par tous les moyens ». L'assertion n'est pas sans rappeler Nicolas Machiavel (1469-1527). Mais l'oeuvre du florentin s'inscrit dans un contexte de morcellement politique de son pays et, patriote avant tout, il craint de voir l'Italie démembrée par les puissances rivales qui l'entourent. Cette « fin » qui justifierait les « moyens » est donc au service d'une noble cause. Musashi ne poursuit aucun objectif de la sorte : pour lui, l'art du sabre est un but en soi. L'expression sotô-goshu (tête de souris et tête de taureau) exprime parfaitement sa nature dualiste.

Les principes qui fondent sa stratégie allient le souci minutieux des plus infimes détails techniques et la recherche simultanée d'une large vision d'ensemble[6]. Dans toute sa stratégie, on retrouve cette double exigence. Chez lui, deux visées apparemment contradictoires sont toujours savamment mêlées. À la minutie et à la vue d'ensemble, s'ajoutent la hardiesse et la finesse, la fermeté et la souplesse. Lorsqu'il évoque « l'ardeur » nécessaire au combat, c'est pour la tempérer par « le sang-froid ». Ainsi, selon Musashi, il y a deux façons de voir : regarder et observer. Regarder, c'est voir avec l'œil, c'est-à-dire exercer une vue de l'extérieur (l'adversaire et son environnement). Observer, c'est voir avec le cœur, c'est-à-dire mesurer « l'intérieur de l'adversaire ».

D'après lui, c'est le regard intérieur qui parvient à mesurer l'état d'esprit exact de l'adversaire. Un autre aspect de la stratégie de Musashi concerne l'effet de surprise psychologique. Il est effectué sous toutes ses formes et il est destiné à perturber le plus possible l'adversaire. Il explique : « il faut se mettre par la pensée à la place de l'adversaire ». Il observe qu'il arrive qu'on ait tendance à surestimer la force adverse et à adopter ainsi une attitude pusillanime. Effrayer l'adversaire est une tactique pour le déstabiliser. En donnant de la voix, en aboyant, on peut l'effrayer. En l'attaquant sur un côté inattendu, on peut en venir à bout sans avoir recours à de grands moyens. Ainsi, dans tous ses combats, il a recours à toutes sortes de feintes, d'artifices, d'embûches. Dans un de ses affrontements contre un redoutable sabreur (Sasaki Kojiro), contrairement à ce que s'imagine son adversaire, Musashi ne se présente pas avec ses deux sabres, mais avec un seul en bois, taillé dans une rame d'une longueur d'un mètre cinquante...

moralement, l'adversaire est déjà atteint. Même la désertion ne lui fait pas peur, si elle permet de mieux atteindre l'objectif final : gagner. Il utilise aussi l'effet communicatif, afin de produire un impact psychologique. Notre homme explique qu'il faut prendre un air décontracté. D'ailleurs, lui-même en duel, a pour habitude d'avancer devant son ennemi les bras ballants. L'attitude étant communicative, l'ennemi commence à son tour à baisser sa garde... « profitez-en pour lui asséner un coup brutal et puissant » préconise Musas-hi. De même, le rythme (c'est-à-dire la pause, la cadence) a une grande importance dans le sens de « moments à saisir ». Il est même omniprésent. Selon l'auteur japonais, la meilleure tactique ne vaut rien si elle n'est pas effectuée dans le bon rythme.

Mais le lecteur ne doit pas s'attendre à une liste de leçons à appliquer à la lettre. C'est une invitation à rechercher la voie et chacun, selon son niveau « d'instruction », y trouve un intérêt propre.

Conclusion

Rien ne rapproche le célèbre théoricien de « l'empire du milieu » de son homologue du « pays du soleil levant ». Le second prétend d'ailleurs ne s'être nullement inspiré de qui que ce soit pour bâtir son traité. L'objectif de la guerre chez Sun Tzu est de contraindre un ennemi collectif à abandonner la lutte, y compris sans combat, grâce à la ruse, l'espionnage, une grande mobilité et une bonne utilisation des différentes ressources. Il s'agit donc de s'adapter à la stratégie de l'adversaire pour s'assurer la victoire à moindre coût. Pour Myamoto Musashi, le but à atteindre est la victoire sur l'adversaire dans un duel et au travers de cette dernière, la maîtrise de soi-même. Mais là où Sun Tzu, chef de guerre, a tendance à donner une liste de « recettes », Myamoto Musashi, bretteur hors pair, nous livre plus qu'un manuel pratique de l'usage du sabre, car il traite, en réalité, d'une conception de la vie et de la stratégie élaborées au moyen de la pratique du sabre.

Ainsi donc, Musashi fait du combat une philosophie qui dépasse les techniques. Pour y parvenir, la dextérité est certes utile, selon lui, mais la compréhension des forces de l'adversaire, le changement de méthode lorsque ce dernier résiste, l'adaptation au terrain et aux circonstances... sont autant de paramètres qui doivent être pris en compte et qui font, de facto, du guerrier un stratège. Si cette stratégie s'applique au combat singulier, c'est la même qui fait du samourai un officier capable de mener ses troupes et d'arracher la victoire dans un combat mettant aux prises des armées.

Pour preuve de l'influence de Myamoto Musashi, cette stratégie guerrière influence largement de nos jours de grandes firmes japonaises et américaines dans le cadre des affrontements économiques que ces dernières doivent livrer au quotidien^[7]. Car, en effet, ce que veut démontrer Myamoto Musas-hi, à travers son traité, c'est que sa stratégie qui se veut victorieuse et qui transcende la violence peut devenir un art de vivre et d'agir. L'esprit de l'art de l'épée peut s'appliquer à tous les gestes de la vie quotidienne^[8].

De nos jours, son école de sabre, l'hyoho niten ichi ryu, continue de transmettre sa pensée, mais par la seule gestuelle.

[1] Connu également sous le nom de « livre des cinq anneaux ».

[2] Myamoto est le nom de son village de naissance et Musashi est une des interprétations des idéogrammes de son nom de famille. Dans son traité il dit s'appeler Shinmen Musashi No Kami Fujiwara No Genshin.

[3] Tout ce qui touche à Myamoto Musashi est empreint de légendes. Il suffit pour s'en convaincre de considérer que sa biographie (le ni ten ki) est rédigée grâce aux témoignages de ses élèves et adeptes, cent ans après sa mort ! Pour en savoir plus sur le sujet, consulter la thèse de Kenji Tokitsu, « Miyamoto Musashi, maître de sabre japonais du XVIIe siècle, le mythe et la réalité, l'oeuvre et son influence », soutenue le 17 juin 1993 à l'université de Paris VII.

[4] En Occident, Empédocle, philosophe grec en définit quatre (la terre, l'eau, le feu et l'air), Aristote ajoute un cinquième élément : la quintessence. De leur côté, les Chinois définissent le métal, le bois, l'eau, le feu et la terre. Ces éléments permettent de décrire les cycles naturels du corps et du monde.

[5] Selon le chef d'escadron Loïc Tarento (125e promotion de l'Ecole de Guerre Terre), auteur d'une fiche sur ledit traité, du 14 novembre 2011, Musashi jouerait avec les mots : le terme japonais de « vent », prononcé différemment, peut également signifier « méthode, style ou voie (sous-entendu d'art martial) ».

[6] Jacques Pain et Richard Hellbrunn, dans leur ouvrage « Intégrer la violence » (1986), développent le duel qui met aux prises Musashi et Kojiro. Notre homme étudie non seulement le terrain, mais l'orientation du soleil et la vitesse des marées. En effet, l'affrontement a lieu sur une île et Musashi après sa victoire et par prudence, quitte rapidement les lieux par ses propres moyens.

[7] Le film « Miss Sloane » de John Madden, sorti en 2017, met en scène une brillante femme d'influence dénuée de tout scrupule et qui n'hésite pas, pour parvenir à la « victoire », à utiliser tous les artifices possibles.

[8] Pour aller plus loin, consulter utilement « Le livre des cinq anneaux de Musashi Myamoto », traduit par Marie Tadié, Belfond, 1982. Pour la période, se référer au moment d'Eiji Yoshikawa, « la pierre et le sabre », traduit par Léo Dilé, j'ai lu, 2000. De larges extraits tirés de « relire le traité des cinq anneaux de Myamoto Musashi », Economica, Paris, 2003, de Keiko Yama-naka, jalonnent le présent texte.

Titre : Le traité des cinq roues [1]
Auteur(s) : le major Xavier Bénagès du CDEC

EN SAVOIR PLUS
